Zeitschrift: Bulletin de la Société pédagogique genevoise

Herausgeber: Société pédagogique genevoise

Band: - (1912)

Heft: 1

Artikel: A propos du "Siècle de l'Enfant", d'Ellen Key : l'éducation dans la famille : (2me article)

Autor: Willy, E. / Key, Ellen

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-243105

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ANNÉE 1912 N° 1

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE GENEVOISE

Sommaire du N° 1.

A propos du *Siècle de l'enfant*, d'Ellen Key : L'éducation dans la famille, par Mlle **E. Willy.** Discussion. — Rapport sur l'activité de la Société pédagogique pendant l'année 1911, par M. **Ed. Martin**, président. — Rapport financier de l'exercice 1911, par M. **J. Valentin**, trésorier. — Rapport de la commission de gestion pour 1911, par Mlle **M. Perret**. — *Les livres nouveaux :* M. F. Buisson : La foi laïque. — Dictionnaire de pédagogie. — *Echos :* Une école des sciences de l'éducation. — *Assemblée générale du 8 février 1912.* — **Convocation pour le jeudi 28 mars 1912, à 2 1/2 h.**

A propos du « Siècle de l'Enfant », d'Ellen Key.

L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE

(2me article)

Par Mlle E. WILLY.

> « C'est en vivant soi-même une vie belle, élevée et complète que l'on parle le mieux aux enfants, et ceux-ci sont presque aussi sensibles à ces enseignements par l'image qu'ils sont inattentifs à la lettre imprimée. »

J'ai choisi comme épigraphe cette parole d'Ellen Key, car elle exprime bien, à mon sens, la pensée fondamentale de l'auteur.

C'est donc à la prédication par l'exemple qu'elle attache avec raison une grande importance, bien plus qu'au système des récompenses, des punitions et des admonestations trop souvent répétées. Surtout, elle s'élève avec vigueur et à plusieurs reprises contre les châtiments corporels qu'elle flétrit comme ils le méritent. J'en ai conclu, à tort peut-être, qu'ils étaient encore fort en usage en Suède, soit à la maison, soit à l'école. Les exemples qu'elle cite, les critiques très vives qu'elle formule prouvent en tout cas que l'éducation dans la famille a encore bien des progrès à réaliser,

même en Suède, avant d'arriver à supplanter celle de l'école, comme E. Key le désirerait pour le plus grand bien des enfants.

Voici quelques extraits des nombreuses pages où la question des coups forme comme un leit-motiv en mode mineur.

Il faut, dit E. K., réprimer les cris déconcertants des enfants; on le fait généralement par des coups; mais ceci ne dompte pas la volonté de l'enfant et crée seulement dans son esprit cette idée que les grands battent les petits quand ils crient et ce n'est pas là une conception morale. E. K. propose de remplacer les coups par l'éloignement de l'enfant, pour lui prouver qu'on doit être seul quand on est insupportable.

Et plus loin : « Si, pour les grandes personnes, on a renoncé aux punitions corporelles et à la brutalité que l'on maintient pour les enfants, c'est donc qu'on ne voit pas que chez ceux-ci la vie de l'âme s'est développée comme chez les grandes personnes en ce qui concerne la possibilité d'une souffrance plus aiguisée, plus complète. »

Inutile d'allonger la liste de ces citations où E. Key prend avec chaleur la défense de l'enfance opprimée par la brutalité ou les étranges conceptions pédagogiques des parents : car il y en a beaucoup, dit-elle, qui frappent leurs enfants par conviction et non dans la colère, par une obéissance absolue aux préceptes religieux qui disent : « Qui aime bien, châtie bien ».

Pour nous, le procès est entendu depuis longtemps; et je crois bien que la méthode des coups n'est plus qu'une exception chez nous.

Espérons que les parents suédois auront entendu l'appel de leur compatriote en faveur d'un régime plus doux.

D'autre part, et pour faire contraste avec le tableau précédent, E. Key reproche aux mères de famille de « traîner sans cesse leurs enfants dans une autre direction que celle où leur goût les dirige, et cela par excès de tendresse, par zèle de façonner et de polir le petit matériel humain. Les parents, dit-elle, ne comprennent pas que le besoin de tranquillité n'est jamais plus grand dans la vie que dans les années de l'enfance ».

E. Key déplore les continuelles interventions des grandes personnes dans la vie enfantine, et en ceci je suis d'accord avec elle, surtout en ce qui concerne les jeux. Que de fois n'ai-je pas été moi-même péniblement impressionnée par

cette mainmise continuelle de l'entourage sur une des activités les plus intéressantes et les plus individuelles de la vie de l'enfant. L'idéal qu'il poursuit en jouant n'a rien à voir avec celui d'un adulte qui voudra satisfaire souvent un goût de symétrie et de correction très éloigné du besoin de créer et d'imaginer qui caractérise les jeux enfantins. C'est pourquoi les enfants qui jouent le mieux et qui, ce faisant, réalisent la plus grande somme de bonheur, sont ceux des classes pauvres ou des familles nombreuses, où les parents ont bien autre chose à faire que d'intervenir dans les jeux de leur progéniture. Et les meilleures chambres d'enfant, dit encore E. Key, ce sont les chambres à la japonaise peu meublées — et où il puisse s'ébattre en liberté — sans que l'on soit obligé de l'ennuyer tout le temps avec des recommandations touchant le mobilier. D'autre part, E. K. critique non moins vertement l'excès d'indulgence du temps présent qui permet aux enfants de faire de toutes les chambres de la maison le théâtre de leurs jeux et d'exiger constamment que les grandes personnes s'occupent d'eux. Elle va même plus loin : comparant l'ancienne méthode d'éducation où les enfants étaient tenus à distance par une grande sévérité, elle lui préfère le laisser-aller actuel, le changement constant d'orientation dans la manière d'élever les enfants. Ce qu'elle rêve, c'est une camaraderie fondée sur le respect réciproque des parents et des enfants, ou une sévérité mitigée.

Elle constate du reste que l'indulgence actuelle constitue tout de même un progrès sur le temps où l'enfant recevait des coups, rarement une caresse. Mais elle voudrait que les parents puissent renoncer à expliquer, à conseiller, à reprendre, à agir sur chaque pensée, sur chaque impression — car, dit-elle, toutes ces mesures de précautions physiques et morales éveillent indirectement l'égoïsme chez l'enfant.

Que prendre et que laisser ? L'excès en tout est un défaut — dit la chanson — et elle n'a pas tort. Au fond, rien de plus faux, en éducation, que l'absolu! Que des parents renoncent à conseiller et à reprendre, c'est demander l'impossible; je dirai plus, c'est accorder tout de suite une palme à ceux qui ne s'occupent pas de l'éducation de leurs enfants. Entre harceler l'enfant d'observations et le laisser se mouvoir dans l'absolue liberté, il y a un moyen terme qui est une affaire de tact et de bon sens. Là est précisément la difficulté, car ces qualités-là ne s'acquièrent pas trop par

l'étude des meilleurs systèmes pédagogiques. C'est le domaine de l'*art* dû en grande partie à un *don* de la nature.

Heureusement que, pour la plupart des parents, la vie et ses obligations vient mettre un frein à leur zèle excessif, et que le nombre de ceux qui, précisément, ne surveillent ni ne conseillent leurs enfants, est malheureusement bien plus grand qu'il ne le faudrait pour le bien de la société.

Ce que E. Key considère comme un idéal à poursuivre, c'est la reconstitution du foyer menacé par l'industrialisme, qui prend la mère et l'enfant à la famille pour les transplanter à l'usine. Mais elle se heurte là, et tous ceux qui rêvent comme elle, à un courant qu'il sera très dur de remonter. Comment empêcher l'exode des femmes à l'usine? Et à supposer que chaque mère de famille restât à son foyer, s'ensuivra-t-il nécessairement un progrès dans l'éducation des enfants ? E. Key elle-même ne semble pas le penser, car elle fait surtout le procès des mères de famille de la classe aisée, de celles qu'aucune nécessité sociale ne force à quitter le foyer. Elle s'attaque tour à tour aux parents qui agissent constamment comme si les enfants n'étaient là que pour eux et à ceux qui ne vivent que pour les enfants. Certaines mères de famille, dit-elle, mettent tout le long du jour le système nerveux de leurs enfants en mouvement. Elles rendent le travail difficile, et quand une fois elles se mêlent aux jeux, elles ne les rendent pas joyeux.

Elle reproche encore à ces mères distinguées de se trop consacrer à l'activité sociale, d'être toujours loin de la maison pour des réunions, des obligations officielles, etc., et de négliger leurs enfants dont l'éducation est forcément dirigée par les domestiques. Elle critique avec raison la coutume toujours plus répandue qui fait des enfants les compagnons de plaisir des parents qui les entraînent ainsi dans le courant des réunions mondaines et lance une pointe à la gymnastique, aux sports, aux travaux manuels qui, tout en étant excellents en soi, enlèvent l'enfant au foyer.

Enfin, pour ne pas allonger démesurément ces réflexions, je terminerai par ces mots empruntés à E. Key :

« Un véritable foyer ne sera créé que par des parents qui seraient pénétrés d'un religieux respect pour son caractère sacré. »

Quelle conclusion tirer de tout ce qui précède ?

C'est qu'après avoir critiqué l'éducation à l'école, E. Key, qui a beaucoup observé, ne semble pas faire une meilleure part à l'éducation en famille telle qu'elle existe en général.

Manque de foyer dans les classes aisées par suite de la frivolité des mères, de leurs nombreuses obligations sociales et mondaines.

Manque de foyer dans les classes pauvres parce que la mère travaille au dehors.

Sévérité exagérée et même brutalité d'une part; excessive indulgence, inintelligence des vrais besoins de l'enfant de l'autre, tel est dans ses grandes lignes le bilan de notre enquête d'après le livre d'E. K.

Alors quoi ? Ni l'école, ni la famille n'élèvent bien les enfants. Il faut pourtant se décider.

Toutes les critiques d'E. K. sont justes, mais elles aboutissent toutes à cette constatation : c'est que l'art de l'éducation, basé sur la science de l'éducation, n'est pas à la portée de tous. Il sera de plus en plus à la portée de ceux qui s'en feront une spécialité et qui, unissant le savoir nécessaire à la pratique journalière de l'éducation, présenteront le plus de garanties possible de réussite. L'école a son rôle, la maison a le sien, et chaque femme devrait recevoir une préparation pour être un peu plus apte à remplir la tâche d'élever ceux qui représentent l'avenir.

On devrait faire pour la préparation intellectuelle et morale ce qu'E. Key réclame pour la préparation aux soins physiques à donner à l'enfance.

A l'âge correspondant à celui où les hommes font leur service militaire, les femmes devraient accomplir un stage aussi long pour s'instruire dans les soins à donner aux enfants; toutes les femmes seraient soumises à cette obligation.

Il est de notoriété courante que les progrès accomplis dans la puériculture ne doivent pas grand'chose à l'instinct maternel. Celui-ci suffit tout aussi peu pour apprendre à cultiver l'intelligence et à diriger l'âme de l'enfant. Et surtout n'oublions pas que le caractère de l'éducateur joue un rôle aussi prépondérant que son savoir. Directement et indirectement, il influe profondément sur l'enfant, c'est pourquoi je finis comme j'avais commencé : l'éducation dans la famille repose en grande partie sur la prédication muette, mais non superflue, de l'exemple.

E. Willy.